

Lyon 8 : 50 ans et tellement d'histoires

Créé le 19 février 1959 par un décret de Michel Debré, alors fraîchement nommé Premier Ministre, le 8ème arrondissement comprend des quartiers aussi divers que Monplaisir et ses Lumières, les Etats-Unis, aménagés par Tony Garnier et Mermoz, en pleine mutation. Sans oublier qu'ici, jadis, de grandes industries étaient implantées. Des plaques photographiques au fer à repasser, de grandes inventions sont nées dans ce quartier. Et aujourd'hui, l'arrondissement fait rayonner Lyon, dans les domaines culturel et médical.



L'évolution de cette partie de la rive gauche du Rhône est indissociable de celle de la commune de la Guillotière, dont le futur quartier de Monplaisir était l'un des faubourgs. Au Moyen-âge, la rive gauche du Rhône appartenait au Comte de Savoie, et dépendait du Saint Empire germanique. Elle ne fut rattachée au Royaume de France qu'en 1479. Mais la Guillotière, alors ville indépendante située sur la rive gauche du Rhône, désormais devenue française, n'était toujours pas lyonnaise. Ce n'est qu'après un siècle de luttes, que Lyon annexe finalement la Guillotière et ses faubourgs, en 1852. Elle devient le 3e arrondissement de Lyon. Trop étendu, il est vite divisé en trois, donnant naissance au 6e en 1867 et au 7e en 1912. Le 7e, trop difficile à administrer est à son tour coupé en deux le 19 février 1959 : le 8e arrondissement est né.

Ces terres servent dans un premier temps de « grenier » pour Lyon, de plus en plus peuplée, puis s'urbanisent peu à peu. Monplaisir, tout comme Montchat, faisaient partie de ce vaste territoire que l'on nommait à l'époque Chaus-sagne, constitué de champs et de forêts de chênes. Il semblerait qu'au 6e siècle s'y éle-vait une chapelle dédiée au premier martyr de l'église d'Angleterre, saint Alban, implantée dans l'actuel secteur de la rue Laënnec, au centre d'un village fortement boisé. Ce village a forcément été un lieu de passage très fré-

quenté, que ce soit par les voyageurs se ren-dant en Dauphiné, en Savoie ou en Italie (les Lombards ou les Piémontais, marchands ita-liens venant aux foires de Lyon) ou encore les gens de guerre en partance pour les campa-gnes transalpines. Au fil du temps, les popula-tions s'installent sur ces terres, en résidences d'été ou à demeure, transformant la campa-gne en véritable quartier résidentiel avec ses maisons, ses jardins, ses clos et ses chemins prêts à devenir des rues.

Du château aux villas

L'histoire de Monplaisir à proprement parler connaît ses prémices en 1838. À l'extrémité du quartier, en allant vers Lyon, se trouvait le château des Tournelles, qui faisait sans doute partie d'un système défensif datant du Moyen Age. Détruit en 1934, il ne restait que la tour qui a, depuis, elle aussi disparu, ne laissant que le réseau sous-terrain qui, dit-on, le reliait au château de la Buire. En 1838 donc, ces terres appartiennent à Henry des Tournelles, qui réalise le vœu de son père, le baron Marie-Vital des Tournelles (maire de la Guillotière de 1816 à 1817) de découper une partie de son domaine « du village de Monplaisir et de la campagne de Sans-Souci » (nommés sans doute en hom-mage à la douceur de vivre de ces lieux), en petites parcelles entre lesquelles furent tracés des chemins en angles droits. Mis en vente, les terrains accueillirent des villas entourées de jardins et quelques maisons ouvrières.

Dans le prolongement de la grande rue de la Guillotière (ex voie royale N°6) « Monplai-sir-ville » s'urbanisa ainsi progressivement, jusqu'à la limite de la commune de Bron, au carrefour du Vinatier et le long de la route d'Heyrieux (actuelle avenue Paul Santy).

Tandis que « Monplaisir la plaine », continuait de jouer son rôle de faubourg à vocation maraîchère.

L'arrivée des usines

Fin 19e, la route d'Heyrieux est alors l'axe de population principal de ce quartier qui englobe le territoire actuel des quartiers des États Unis, du Transvaal/Saint Alban et de Mermoz. Le développement de Monplaisir reste toute-fois freiné par son éloignement de Lyon. Seuls deux à trois diligences quotidiennes assuraient la liaison avec la ville. La mise en service de la ligne de tramway à chevaux marque en 1881 l'essor du quartier.

Près de la route d'Heyrieux s'installent alors

des usines, attirées par de vastes terrains bon marché. Parmi elles, on peut citer Mieusset (matériel d'incendie), Grammont (éclairage), les Ateliers électriques de Lyon et du Dau-phiné, Adolphe Lafont (vêtements de travail), Letord et Esnault-Pelterie (aviation), Acierone (acier), Marius Patay (locomotives)... ou encore la fameuse usine Coignet, qui a « parfumé » les rues du quartier pendant près de 130 ans avec ses odeurs de carcasses animales qui lui servaient à fabriquer de la colle, des engrais et de la gélatine alimentaire.

À l'arrière du quartier s'activent toujours agri-culteurs, horticulteurs et jardiniers profes-sionnels. Cette particularité agricole perdure-ra dans cette partie de Monplaisir jusque dans les années 1960. Au début du 20e siècle, voici à quoi ressemblait Monplaisir : « Des champs de blés s'épalaient sur le plateau ; des villas, style 1900, se dressaient, non sans vanité, sur les hauteurs. De modestes maisons, voire des bicoques, des baraques ou des tonnelles s'éparpillaient sur la partie basse. De grands terrains vagues mêlaient à un gazon pelé de vieilles ferrailles et des débris de toutes sor-tes. La population, d'environ 4000 âmes, mon-trait autant de diversité que le décor : quelques paysans incrustés, des maraîchers, des bour-geois, petits ou gros et surtout des travailleurs désireux de posséder leur maison et leur bout de jardin. »

Et parmi ces travailleurs, quelques lumières...

Ici fut inventé le fer à repasser

Parallèle à l'avenue des Frères Lumière, la rue Léo et Maurice Trouilhet rend hommage à l'in-venteur d'un objet qui révolutionnera le quoti-dien de nombre de foyers : le fer à repasser. Il s'agit de Léo Trouilhet, fondateur de la société Calor. Créée en 1917 dans une petite boutique de la rue Centrale, Calor s'installera par la suite au 200 rue Boileau, puis en 1936, dans une ancienne forge, chemin des Alouettes. Les usines s'étendent alors sur 111 886 m2 et emploient 1050 salariés. Les produits se suc-cèdent : chauffe-plats électrique, aspirateur, couverture chauffante, grille-pain, cafetière, ventilateur, machine à laver.

En 1959, Léo Trouilhet laisse sa place à son neveu Maurice. L'usine est finalement fermée en 1986 et détruite, donnant naissance à une ZAC (Zone d'aménagement concerté). La so-ciété y construit son nouveau siège et centre de recherche.